

Vagabondages

Revue de poésie N°4 novembre 1978 15F

Arbre

Jean Chalon

P.J. Toulet

Vagabondages

N° 4 Novembre 1978

A ATELIER
MARCEL
JULLIAN

Paris-Poète

Secrétaire générale :
Anne Robert

ont collaboré

Alain Bosquet
Guy Brouty
Ariane Fasquelle
Christian Riochet
Nadine Springora
Josy Vercken

Atelier Marcel Jullian
Atelier Pascal Vercken

*Avec le patronage
de la Ville de Paris*

Vagabondages
3, rue Séguier 75006 Paris
329.80.09
Abonnement
10 numéros par an, 140 F

Si, malgré nos efforts, nous n'avions pas réussi à joindre tous les auteurs ou ayants droit des poèmes reproduits dans ce numéro, nous prions ceux-ci d'accepter nos excuses et de se mettre en rapport avec la Rédaction.

© 1978, Atelier Marcel Jullian / ISSN 0153-9620

Vagabondages

Voici donc le numéro. 4 Après Maurice Fombeure, premier poète vivant à être retenu comme Poète du mois, c'est le tour de Paul-Jean Toulet, disparu en 1920. Comme les Éditions Gallimard pour Maurice Fombeure, c'est Émile-Paul qui autorise Vagabondages à publier, largement, un poète qui, à la différence d'Apollinaire et de Rimbaud, n'est pas encore dans le domaine public.

Poésies en fleurs s'étend. La part de l'inédit, partout, s'accroît. Ainsi que nous en étions convenus, votre Revue, nourrie de vos conseils, de vos critiques et de vos suggestions, devient, de numéro en numéro, plus axée sur la poésie d'aujourd'hui ou de demain.

Pour le numéro 5 ou 6, nous nous proposons d'innover et nous préparons un numéro spécial sur un écrivain de réputation mondiale dont nous publierons, en français, les poèmes inédits.

Vagabondages

N° 4

Jean Chalon *page 6*

Poème au pluriel *page 15*

Poésies en fleurs *page 69*

Alain Bosquet *page 85*

Nouvelles de
la poésie *page 81*

Paul-Jean Toulet *page 91*

Jeux poétiques *page 111*

Éditorial

Jean Chalon

Je n'ai jamais su parler raisonnablement de ce que j'aime le plus au monde : les arbres. Je délire. Je vois des arbres partout. Même dans le métro. C'est pourquoi je rate régulièrement la station où je dois descendre. Je vois souvent des arbres à la place des hommes et des femmes. C'est reposant.

J'ai le cœur gros d'arbres. Et qu'est-ce qu'un arbre? Quelqu'un sans pieds. Les arbres sont des malheureux qui n'ont pas de pieds pour s'enfuir. Les arbres ne peuvent pas se défendre. On les mutile. On les martyrise. On les tue. Les arbres ne peuvent pas se défendre. Pas pour le moment. Je me réjouis d'assister à la vengeance finale des arbres.

Voilà ce que je voulais d'abord dire sur les arbres. Et Paul-Jean Toulet? « Péji » comme le surnommaient ses intimes? Patience. J'y arrive. Laissez-moi vagabonder, pour une fois. Chaque homme est un arbre qui s'ignore. Et pour en arriver à Toulet, l'arbre est le plus sûr des détours.

Exilé à Paris comme beaucoup de provinciaux,

je suis privé d'arbres. J'en invente, j'en dessine sur les murs de ma chambre. J'accepte, avec gratitude, les arbres éphémères et oranges que le soir fabrique à l'horizon et qui, pour un instant, effacent mon dérisoire royaume de béton. On a les arbres qu'on peut. On a les arbres qu'on mérite. Quel crime ai-je pu commettre en une vie antérieure pour subir un tel châ-timent, une vie sans arbres en ce camp de concentration de Paris ?

J'appartiens, par ma naissance, à un pays, le Sud-Est de la France, où les arbres ont un destin très dur et doivent apprendre, pour ne pas disparaître, à plier sous les excès du mistral, sans céder et sans être pour autant des chênes. Les arbres de mon pays se nomment l'olivier et le cyprès. Ce dernier est la proie préférée du mistral, son esclave bienheureux et triomphant puisqu'il réussit à vaincre les pires tempêtes par des grâces de danseur balinais. Le cyprès sait qu'il peut tout se permettre et tout espérer : il possède la grâce. Qui oserait nier la grâce du cyprès ? Sûrement pas Paul-Jean Toulet qui, lui, appartient au Sud-Ouest, patrie des beaux arbres paisibles comme ces tilleuls dont les branches, sans peine, atteignent le ciel. J'exagère, à peine. Je vous avais prévenu que les arbres me font délirer et vagabonder dans tous les sens à la fois.

Ce ne sont pas les arbres de son Béarn natal que Toulet préférait, mais ceux de ses lointaines îles chéries, les girofliers, les manguiers, les cocotiers et surtout les flamboyants « dont la fleur violette ressemble à la pourpre de Phé-

nicie », précisait-il, lyrique. C'est à peu près le seul cas de lyrisme que l'on relève dans son œuvre enfantée par mon père l'Ironie et ma mère la Tendresse. Le premier corrigeant, améliorant les élans de la seconde.

De cette œuvre dont on n'a admiré que la virtuosité et une certaine préciosité, il serait urgent, aujourd'hui, d'en découvrir la gravité. Gravité que présagent certains passages de *La Jeune fille verte* ou de *Mon amie Nane* et que l'on trouve à chaque page de son chef-d'œuvre posthume et ignoré, ô combien, *Les Trois Impostures* qui porte un sous-titre dont la modestie n'est qu'apparente : almanach.

L'almanach, c'est la littérature à la vagabonde, sans souci de règle, ni de composition. Avec *Les Trois Impostures*, Toulet a écrit le livre qu'un écrivain digne de ce nom rêve d'écrire un jour, un livre plein de portraits et de pensées, un livre produit par l'union d'un La Rochefoucauld et d'un La Bruyère. Un livre où l'on apprend l'essentiel sur les hommes, les femmes, l'argent et le reste.

Oui, dans ces *Trois Impostures*, j'ai appris ce qu'il importe de savoir sur l'homme (« Non, l'homme ne descend pas du singe. Cela répugne à notre dignité. C'est un mensonge, une offense à l'âme. Mais quoi : si le singe descendait de l'homme? »), sur les femmes et les enfants (« Pour les femmes et les enfants, la liberté, c'est de contredire »), la volupté (« Entre les voluptés qu'à deux l'on se doit, ce n'est pas la moindre que de s'avilir »), la beauté (« On a

dit de la beauté que c'était une promesse de bonheur. On n'a pas dit qu'elle fut tenue », la jalousie (« La jalousie est une preuve de cœur, comme la goutte, de jambes »), la grandeur (« Plus d'un grand homme, à peine mort, il n'en reste rien, ou qui pis est — leur veuve »), et l'argent (« L'argent est une troisième main »). Et cette merveille : « quelque fois, on parle, on parle, c'est pour ne pas s'entendre penser ». Ces *Trois Impostures* se terminent par cette considération : « O vie, tu n'es que signes, masques et symboles. Mais peut-être qu'un jour nous saurons de quoi. »

Combien de masques Toulet n'aura-t-il pas portés pour dissimuler son personnage profond qui était, comme son œuvre, fils de l'Ironie et de la Tendresse? Entre le dandy des débuts, le chroniqueur de « La Vie Parisienne », l'auteur de *Monsieur du Paur*, le poète des *Contre-rimes*, l'ami de Maurras et de Toulouse-Lautrec, l'amant de Marie-Louise B. et de Marguerite (celle d'Alger), entre le natif de Pau qui, jamais, n'abandonna son béret basque et le Parisien habitué des salons et surtout des cafés, lequel choisir? Et qui demande de choisir? Toulet fut tout cela, et davantage... « Péji » détestait la foule, les préjugés et les gens importants. Il aimait les femmes, le chocolat à la cannelle, le jurançon (celui, mémorable, de 1893), l'Andalousie. Toute la brève fraîcheur des aurores sévillanes est contenue dans ce quatrain :

*Mais, à Triana, la liqueur
D'une grappe où l'aurore*

*Laissa des pleurs si froids encore
Qu'ils m'ont glacé le cœur.*

Pauvre cœur de Toulet, vite comblé, vite blessé. Et pouvait-il en être autrement? Oscar Wilde avait raison d'affirmer : « L'originalité ainsi que la beauté est un don fatal. » Toulet a été vraiment gâté par la fatalité. En plus d'une originalité d'être et de penser qui surprenait nombre de ses contemporains — il a trente ans en 1897, en pleine fin de siècle dont il saura éviter les tics, les modes et les gripes intellectuelles —, « Péji » a de beaux yeux « aux reflets d'ambre, aux longs cils créoles ». Il plaît, d'une séduction byzantine. L'un de ses amis ira jusqu'à dire : « Toulet, le type le plus réussi de la corruption byzantine. » Corruption est un mot qui a mauvaise réputation et qui convient mal à Toulet. A la faveur de cette confusion, on comprendra que « Péji » a payé cher son originalité et sa beauté. On n'a guère laissé le temps, ni les moyens, à Toulet d'être Toulet. C'est un écrivain harassé par les besognes journalistiques, comme beaucoup d'écrivains actuellement. Et la plupart de ses œuvres importantes comme *Les Trois Impostures* déjà citées, *Le carnet de Monsieur du Paur*, *Les Contrerimes*, les *Lettres à soi-même* ne seront publiées qu'après sa mort. Comme si le dandy, le chroniqueur de « La Vie Parisienne », le nègre de Willy (qui n'était pas le nègre de Willy à cette époque?) n'avait craint de donner de son vivant le meilleur de lui-même.

Tant d'exigeante pudeur n'a pas trompé

certains de ses juges comme un Léon Daudet qui ne passe pas pour un modèle d'indulgence et qui avoue : « Personnellement, je faisais grand cas de ce style allègre et vif, semé d'allusions elliptiques où la clarté de Voltaire rejoignait par moments l'énigme dorée mallarméenne, et qui avait, en suraffiné, la saveur naturelle du terroir français. Comme Nerval, avec qui il avait plus d'une affinité, Toulet vivait imaginativement dans un monde à part, féeriquement cruel et pourtant d'une méticuleuse précision. »

Et ce témoignage-hommage de Giraudoux : « Quand on cause dix minutes avec Toulet, horloger des âmes, toujours courbé comme un rouage, on se sent aller juste pendant vingt-quatre heures ; on ne commet plus de pléonasmes, de solécismes, on n'obéit plus à de faux syllogismes ; et je n'étais un peu troublé que par ses yeux inspectant mon visage éclairé, réparateur qu'il était aussi de cadrans solaires. »

Léon Daudet, Giraudoux, Moréas, Schowb et quelques autres aimaient, admiraient ce Toulet à qui cette peste de Willy trouvait un air de « sloughi nourri de dessins cubistes ».

Toulet aurait pu faire sienne l'une des devises d'Anna de Noailles, « J'aurai été inutile mais irremplaçable. » Ah, pourquoi la ~~race des In-~~utiles Irremplaçables est-elle éteinte ? Pourquoi ? Et, en écho, « On ne recommencera pas Toulet. *Too late, trop tard*, comme il m'avait dit un jour, en jouant sur les mots. Il est le dernier gentilhomme des lettres. De la lignée des Villiers de l'Isle-Adam, des Barbey d'Aurevilly. Les

nouveaux riches de l'imprimé ne le comprennent déjà plus, et certains poètes parlent à son sujet d'une *école de fantaisie*. « Comme il eût trouvé plaisant qu'on mît ainsi la fantaisie à l'école ! » constate Jacques Dyssord à la fin de son livre, *L'aventure de Paul-Jean Toulet* publié chez Grasset, en 1928.

Un demi-siècle, exactement, s'est écoulé depuis. Le temps de se pencher sur la prose de cet « horloger des âmes » est venu. D'un purgatoire qui prend des allures d'enfer, émergent lentement, trop lentement un Rémy de Gourmont, un Jean Lorrain, un Hugues Rebll. A cette liste, il faut ajouter le nom de Toulet.

En attendant, vagabondons, encore un peu. Les mythes de Narcisse et de Daphné sont les deux seuls mythes légués par l'Antiquité qui comptent et que chacun doit méditer, adapter à son usage. Homme changé en fleur, femme changée en arbre. J'aurais préféré une métamorphose plus banale et plus logique : homme changé en arbre, femme changée en fleur. (J'ai connu un arbre amoureux d'une fille. Chaque fois que la fille passait, l'arbre se penchait tellement qu'il a fini par l'écraser.)

Vagabondons et imaginons là-bas, là-haut, en compagnie de Narcisse et de Daphné, Paul-Jean Toulet devenu son arbre préféré, le flamboyant. Et qui se souvient d'avoir écrit, un jour : « C'est le temps qui donne aux chefs-d'œuvre, comme aux grands vins, la lumière, la saveur et la gloire. » Lumière, saveur et gloire

que devraient maintenant connaître Toulet et son œuvre.

Lumière, saveur et gloire que l'on savoure d'une autre façon quand on vit dans le Sud, à la cime d'un arbre. Qui peut s'offrir, de nos jours, un tel luxe? Un tel paradis? Si nous avions continué à adorer l'arbre au lieu de l'arbre de la croix, nous ne serions pas en exil. Nous serions dans un monde où l'arbre serait roi, un monde où l'arbre serait Dieu.

Vagabondons, vagabondons et imaginons l'éternité comme un arbre immense où nous allons de branche en branche, Tarzans célestes... Éternité comme un vagabondage sentimental où Toulet-Tarzan voltige de cœur en cœur. Je délire. Je n'ai jamais su parler raisonnablement de ce que j'aime. Pardon.

Jean Chalon.

Poème
au pluriel

Arbre

Odelette

Un petit roseau m'a suffi
Pour faire frémir l'herbe haute
Et tout le pré
Et les doux saules
Et le ruisseau qui chante aussi ;
Un petit roseau m'a suffi
A faire chanter la forêt.

Ceux qui passent l'ont entendu
Au fond du soir, en leurs pensées,
Dans le silence et dans le vent,
Clair ou perdu,
Proche ou lointain...
Ceux qui passent en leurs pensées
En écoutant, au fond d'eux-mêmes,
L'entendront encore et l'entendent
Toujours qui chante.

Il m'a suffi
De ce petit roseau cueilli
A la fontaine où vint l'Amour
Mirer, un jour,
Sa face grave
Et qui pleurait,

Pour faire pleurer ceux qui passent
Et trembler l'herbe et frémir l'eau ;
Et j'ai, du souffle d'un roseau,
Fait chanter toute la forêt.

Henri de Régnier.